

*Sydney, automne 2017*

Anna ouvrit la porte. Trois hommes se tenaient sur le seuil : un gros lourdaud au front bas et proéminent de néandertalien, un type de taille moyenne en salopette, et juste derrière lui, un jeunot, petit et sec, aux bras couverts de tatouages.

« Les trois ours », marmonna-t-elle dans sa barbe, tout en constatant que la peinture du chambranle commençait à s'écailler. La couleur, un rouge violacé appelé « Grand Manitou », avait tiré des larmes de rire à sa grand-mère lorsqu'elles étaient allées à la quincaillerie. C'était quelques mois après la mort de son grand-père, et grand-maman Gussie avait besoin de se dérider un peu.

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda le gros balourd, dont la crinière blonde et le T-shirt distendu par sa bedaine lui rappelaient Papa ours. On est à la bonne adresse au moins ? Il consulta son calepin, faisant courir son index sur la page, puis releva les yeux : Jenkins, c'est bien ça ?

— Désolée, répondit Anna, soudain honteuse à l'idée qu'il l'avait peut-être entendue marmotter. Par ici.

Elle se recula pour les laisser passer, et les hommes entrèrent en jetant des coups d'œil intrigués autour

d'eux, leurs grosses galoches résonnant sur le plancher de la maison vide. Anna les avait menés dans la cuisine, restée dans son jus depuis des lustres. Formica jaune citron, placards de bois brut et linoléum marron usé par des décennies d'allées et venues. Lorsqu'elle était enfant et qu'on l'amenait ici en voiture depuis son quartier résidentiel situé de l'autre côté du pont, un autre monde s'ouvrait à elle ; un monde de rues sinueuses bordées d'étroites maisons mitoyennes garnies de balcons en fer forgé. Ici, on goûtait de tartines de confiture accompagnées de grands verres de Nesquik à la fraise. Quand son grand-père les emmenait, sa sœur et elle, à l'épicerie du quartier, elle les devançait en sautillant d'impatience, alléchée par les barres chocolatées empilées sur les minuscules étagères. En été, il y avait des glaces à l'eau, et même des Esquimaux quand elles avaient de la chance.

Les douceurs du passé.

Papa ours prit la parole :

— On va aller chercher le matos et attaquer. Ça devrait pas être bien long.

Quelques minutes plus tard, ils étaient de retour avec des masses et des pieds-de-biche. Anna les laissa et monta dans l'ancienne chambre de ses grands-parents. Le papier peint à fleurs jaunes avait passé par endroits à cause du soleil de l'après-midi et la moquette était râpée. Une bouffée du parfum de Gussie, « Brume de jeunesse », lui parvint, et elle s'imagina sa grand-mère entrant dans la pièce, une serviette à la main, ses cheveux gris soigneusement bouclés et ses joues creusées de fossettes annonciatrices d'un sourire. Son grand-père était mort quand Anna avait treize ans, mais c'était Gussie qui lui manquait le plus.

Ces dernières années, quand Anna lui rendait visite, Gussie la confondait avec sa mère, ou pire même, ne la reconnaissait pas. À présent, il ne restait plus que le tic-tac de la pendule sur la cheminée pour lui souhaiter la bienvenue.

Anna ouvrit la porte-fenêtre qui donnait sur la rue pour aérer. La maison était restée fermée pendant des mois, et il régnait une odeur de moisi après cet été particulièrement chaud et humide.

Ses grands-parents affectionnaient les gros meubles de bois sombre aux pieds chantournés, qui pesaient une tonne. La maison en avait été pleine, et chaque recoin avait été occupé par des consoles ou des commodes sur lesquelles trônaient des vases de porcelaine chinoise, des napperons de dentelle, des bibelots de verre, des poupées de collection venues de pays qu'ils ne visiteraient jamais. Mais les déménageurs étaient passés la semaine dernière, et désormais, la maison était vide, sans la moindre trace de ses précédents occupants. Une bouffée de chagrin l'assaillit, et Anna sentit les larmes lui monter aux yeux.

*Ce ne sont que des meubles*, songea-t-elle tristement. *Rien ni personne ne fera jamais revenir Gussie*. Sa grand-mère avait désigné Anna seule héritière de cette maison de Paddington Terrace, où elle était née, avait grandi et élevé sa famille et était morte. Une surprise qui l'avait presque autant bouleversée que le décès de Gussie. Malgré sa mémoire défaillante, la vieille femme avait insisté pour vivre seule.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec un tas de vieux gâteaux qui bavent dans leur soupe et se font dessus ? avait-elle demandé à la mère d'Anna, quand celle-ci avait suggéré à plusieurs reprises qu'elle pour-

rait peut-être aller dans une maison de retraite, surtout après avoir été diagnostiquée Alzheimer.

Anna se sentit soudain dépassée par les événements. Avait-elle pris la bonne décision ? Aurait-elle dû attendre ? Aurait-elle la force de tout gérer elle-même ?

*Ne sois pas idiote*, s'était-elle tancée. Maintenant que les dés étaient jetés, elle devait aller de l'avant.

Elle descendit au rez-de-chaussée en enjambant la marche de l'escalier qui craquait depuis toujours et menaçait de céder. En bas, dans la « belle pièce », les ouvriers avaient commencé à abattre la cloison. Elle se dirigea vers l'arrière de la maison, où se trouvait la galerie vitrée dans laquelle sa sœur et elle dormaient quand elles étaient enfants, et ouvrit la porte de derrière.

Elle laissa échapper un long soupir.

Elle aurait dû s'en douter, mais elle eut un coup malgré tout. Le lopin de terre, qui avait été la fierté et la joie de sa grand-mère, était une vraie jungle. Les herbes folles avaient envahi les plates-bandes jadis parfaitement soignées. Enfant, Anna adorait s'affairer dans le minuscule jardin aux côtés de sa grand-mère, avec sa propre petite binette et son râteau. Mais ces derniers temps, elle avait été trop occupée à accompagner Gussie jusqu'à son dernier souffle pour songer à entretenir les plantes. Et quand Gussie les avait quittés, elle n'avait pas trouvé la force de revenir ici, préférant passer son temps à entretenir les jardins d'autres gens.

À l'est, la haie de murraya, habituellement couverte de clochettes odorantes, n'était qu'un amas brun et racorni. L'allée avait presque disparu sous un épais tapis de misère. Le lierre enroulait ses vrilles autour du lilas des Indes. La glycine, qui tapissait la clôture du fond, s'était effondrée sous son propre poids. Anna récitait entre

ses dents les noms des plantes préférées de sa grand-mère comme une litanie, plus pour se rassurer qu'autre chose... le strelitzia orange vif – ou oiseau de paradis –, l'aster pourpre, le magenta profond du bougainvillier, l'hippeastrum, l'hellébore, le camélia, le pélargonium, et la violette africaine... des mots familiers qui lui faisaient l'effet d'un baume.

Tandis qu'elle repoussait les herbes pour s'asseoir sur le banc de bois, son regard tomba sur une toile d'araignée gonflée par la brise comme un parachute. Six mois déjà s'étaient écoulés. Et pendant tout ce temps, elle avait fonctionné comme un automate ; tirée chaque jour d'un profond sommeil par la sonnerie du réveil, effectuant les gestes machinalement, bêchant, nettoyant les massifs et tondant les pelouses de ses clients. Elle avait soigneusement évité de revenir ici, un lieu qu'elle adorait pourtant.

Elle leva le nez et, clignant des paupières, observa le soleil qui continuait de monter dans le ciel. Puis son regard se porta sur le pommier, dans le coin, dont les fruits rabougris de la saison dernière pendaient encore aux branches. Ce jardin était la preuve que, même si certaines vies prenaient fin, le monde poursuivait inexorablement sa course et qu'il était aussi vain d'essayer de l'en empêcher que d'attraper de l'eau dans un filet.

Tout à coup, un grand coup de masse, plus sonore que les précédents, lui parvint de l'intérieur de la maison, suivi d'un cri. On criait son nom. Elle se leva d'un bond et remonta l'allée au pas de course.

Un nuage de poussière blanche avait envahi la maison, et ce qui avait été jadis trois petites pièces ne formait plus qu'un seul espace ouvert, plus grand qu'elle ne l'avait imaginé. Les cloisons avaient été abattues si rapidement ! La vieille moquette, arrachée et

roulée, était à présent entreposée à l'extérieur, derrière la porte d'entrée. Un amas de briques, de ciment et de plâtre jonchait le sol.

— Ça vous va, ma p'tite dame ? demanda le plus costaud des trois. On voulait vous montrer le résultat.

Il désigna les rayonnages qu'ils avaient commencé à détacher du mur du fond.

— C'est un peu dommage de les démolir. On n'en voit plus guère de nos jours.

— Comment ? Anna avait été claire quant à la démolition des étagères, elle voulait agrandir au maximum l'espace, de sorte qu'elle ne comprenait pas ce qu'il cherchait à lui dire.

— Regardez-y de plus près, dit-il en pointant du doigt le mur le plus éloigné de la fenêtre, jadis couvert de rayonnages.

Elle s'approcha et vit ce que l'homme cherchait à lui montrer – un trou à hauteur de la taille. Le plus petit des ouvriers lui dit de sa voix aiguë :

— Tenez, là.

Il lui tendit un vieux cahier écorné, tout gris et sale.

— Chai' pas ce que c'est. Mais vous voulez peut-être y jeter un coup d'œil.

— Merci, dit-elle en prenant le cahier et en soufflant dessus pour en ôter la poussière.

Elle l'essuya avec le doigt, révélant une couverture bleu foncé, puis l'ouvrit délicatement et vit que les pages jaunies étaient couvertes d'une écriture serrée, en pattes de mouche.

— C'est curieux. Comment est-ce que ce truc a pu finir à l'intérieur du mur ?

— C'est quoi ? demanda l'homme, intrigué.

— Je ne sais pas. Il a dû se retrouver coincé là derrière

quand on a posé les étagères. J'y jetterai un coup d'œil plus tard.

Elle retourna dans le jardin, et ayant posé le cahier à côté d'elle sur le banc, commença à réfléchir à la façon dont elle allait remettre le jardin en ordre, quand un nouveau *boum*, suivi d'un cri, retentit. *Quoi encore ?*

Elle retourna dans la maison. Cette fois, l'ouvrier de taille moyenne tenait dans ses bras une caisse de la taille d'un gros carton à chaussures.

— Là-dedans ? demanda Anna quand l'homme lui montra, dans le mur, une brèche tout juste assez grande pour contenir la caisse.

Comme pour s'en assurer elle-même, elle s'approcha de l'orifice et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Elle frissonna en imaginant un nid d'araignées géantes ou des restes racornis de cloportes.

— Regardez, lui dit le chef en allumant une torche électrique.

À environ cinquante centimètres du niveau du sol, le conduit s'élargissait, formant une sorte de tablette.

— Oui, c'est ça, confirma-t-il. J'ai senti une résistance. J'ai tout juste réussi à enfiler mon bras là-dedans, et c'est à ce moment-là que le truc a basculé. Il s'est retrouvé coincé en travers du conduit, mais j'ai réussi à le dégager.

Anna se tourna de nouveau vers l'ouvrier qui tenait la boîte et la lui prit des mains. Elle fut surprise par son poids et dut bander ses biceps pour ne pas la laisser tomber. Tout comme le cahier, elle était couverte de poussière et de toiles d'araignée. Elle passa un doigt sur la surface de métal ternie. Les côtés étaient ornés d'abeilles et de motifs floraux sculptés en ronde bosse. Il y avait un trèfle à quatre feuilles gravé à chaque coin.

— Mince alors ! C'est bizarre.

— Comme vous dites, ma p'tite dame, commenta le chef en se grattant la tête. Un peu plus, et elle tombait de tout son poids et cassait le bras de Nathan.

Anna posa la boîte à terre et essaya de l'ouvrir, mais le couvercle résista. Essayant la poussière sur les côtés, elle découvrit un petit cadenas en forme de cœur. Il devait être doré à l'origine, mais avait noirci avec le temps.

— J'y mets un coup pour l'ouvrir ? demanda le chef en brandissant sa massette.

— Non ! s'écria Anna. Non, non, attendez, je ne veux pas l'abîmer.

— J'ai un pied-de-biche, ajouta Nathan.

— Je crois plutôt que je vais l'emporter chez un serrurier, dit-elle. Mais merci tout de même.

— Bah, comme vous voudrez. Nous, on va continuer le boulot. On devrait avoir fini d'ici ce soir.

Anna contempla ce qu'il restait des rayonnages et hocha la tête.

— Très bien. Merci.

Elle ramassa la boîte, en la tenant éloignée de sa poitrine pour ne pas se couvrir de poussière, puis monta à l'étage. Un courant d'air s'engouffra par la porte d'entrée laissée ouverte et elle frissonna. Comment diable une telle chose avait-elle pu se retrouver emmurée dans un conduit condamné ? Malgré la poussière et la crasse, on voyait bien qu'il s'agissait d'un objet précieux. Probablement une antiquité. Mais pourquoi l'avait-on cachée ? Était-ce grand-mère Gussie qui l'avait cachée là pour s'assurer qu'elle ne serait jamais découverte ? Anna décrocha son téléphone et appela sa mère.

*Cornouailles, 1886*

Les bottines, commandées spécialement en des temps meilleurs, étaient arrivées de Londres. Les douze boutons étaient solidement fixés et Elizabeth bataillait pour tenter de les défaire. Le bottier avait beau être l'un des plus réputés du pays, et le cuir, un maroquin de la meilleure qualité, elle avait déjà des ampoules aux pieds alors qu'elle ne les avait portées qu'une heure. Si elle avait été à la maison et qu'elle avait eu un tire-bouton, Daisy lui aurait donné un coup de main. Mais vu la situation, elle n'avait que ses pauvres doigts pour venir à bout de ces maudits lacets.

Quelques minutes plus tard, elle parvint enfin à libérer ses orteils de leur carcan et à masser ses talons rougis et enflés.

— Bon sang, il faut vraiment aimer souffrir pour porter ces brodequins, soupira-t-elle tout haut, bien qu'il n'y ait personne pour l'entendre.

Un peu plus tôt, Elizabeth avait échappé à la torpeur de fin d'après-midi qui s'était emparée de tous les occupants de Trebithick Hall, sauf elle, et s'était faufilée dans les écuries, où Banks, le palefrenier, avait harnaché Achille.

— Avec la selle de mon père, avait-elle ordonné sur un ton sans appel, car il était hors de question qu'elle monte en amazone.

Une fois l'étalon noir mené jusqu'au montoir, elle avait congédié Banks.

— Je peux me débrouiller toute seule, lui avait-elle dit, n'ayant aucune envie qu'il puisse voir ses jupons, ou pire encore, ses culottes, lorsqu'elle enfourcherait l'animal.

Rassemblant ses jupes de bombazine noire, elle se hissa tant bien que mal sur le dos de l'étalon et le lança au pas. Elle n'avait jamais monté Achille et n'aurait certainement jamais eu l'autorisation de le faire, et à califourchon de surcroît, si son père avait été encore en vie.

— L'amazone est la seule façon convenable pour une dame de monter à cheval, se plaisait à répéter John Trebithick.

Bien que progressiste à certains égards — il avait encouragé Elizabeth et sa sœur à apprendre le latin et le grec ancien, par exemple —, il était intraitable sur l'étiquette.

— Allons, petit ! cria-t-elle en lançant le puissant animal vers le portail, et au-delà, l'allée cavalière qui bordait le domaine à l'est.

Achille n'eut guère besoin d'encouragements et Elizabeth dut raccourcir la bride quand il regimba. Tout comme elle, il s'était retrouvé enfermé pendant plusieurs mois quand son père n'avait plus eu la force de le monter, et encore moins de le faire galoper. Et même si Banks le lâchait périodiquement avec tous les autres chevaux dans la prairie pour qu'il se dégourdisse les jambes, Achille était tout feu tout flamme.

Il partit à fond de train avant qu'Elizabeth ait eu le temps de le retenir, et elle fut prise d'un soudain senti-

ment de terreur mêlé d'excitation en réalisant qu'elle n'avait guère de contrôle sur sa monture.

— Eh, là, doucement, petit ! cria-t-elle tandis qu'il partait comme un boulet de canon.

Elle s'agrippa des deux mains à sa crinière en priant le ciel pour rester en vie. Son bonnet s'envola, emporté par le vent tandis qu'ils détalèrent droit devant. C'est à peine si elle remarqua les bleuets et les gerbes de blé dans les champs, les orties si hautes qu'elles formaient une haie le long de la piste cavalière. Achille eut l'air d'entendre sa supplique, ou tout au moins de sentir la morsure de la bride qu'elle serrait frénétiquement, car il ralentit légèrement son allure, lui permettant de reprendre haleine et de retrouver ses esprits.

La piste menait à une petite crique et, comme s'il avait été attiré par l'odeur des embruns, Achille accéléra de nouveau l'allure. Elizabeth paniqua, craignant que l'éta-lon fou ne s'arrête pas à temps et qu'ils n'aillent s'écraser tous les deux la tête la première sur les rochers en contre-bas. Elle tira de nouveau fermement sur la bride tout en serrant les genoux sur les flancs de l'animal jusqu'à ce qu'il s'arrête brusquement, à moins de cinquante centimètres du bord de la falaise. Il renâcla en secouant fièrement la tête, l'air de dire : *Satisfaite ?*

Les mains tremblantes, elle agrippa le pommeau de la selle et, balançant sa jambe par-dessus la croupe du cheval, comme elle avait vu faire ces messieurs, se laissa glisser à terre. Une fois sur ses deux jambes, elle prit sa monture par la bride et l'attacha à un orme. Ses mains continuaient de trembler et elle pantelait après avoir fourni un tel effort pour essayer de maîtriser Achille.

L'eau cristalline scintillait au soleil, et l'horizon ondoyait telle une ligne bleu sombre dans la chaleur de

midi. La côte de Cornouailles était réputée dangereuse, et les naufrages ici n'étaient pas rares, mais Elizabeth connaissait bien cette crique appelée Lady Love Cove, mais surnommée Lady Luck Cove<sup>1</sup>.

Elle avait passé une grande partie de son enfance à crapahuter parmi ses rochers, et à admirer le lichen qui croissait, tenace, le long de la falaise. Le sentier pour accéder à la plage de galets était abrupt, mais des marches avaient été grossièrement taillées à même la roche il y avait très longtemps – par des contrebandiers, disait la légende.

Remise de sa course échevelée, elle descendit les degrés de pierre d'un pas léger.

Elle ne prit pas le temps de songer à ce que Georgiana dirait si elle savait où elle était allée. Sa sœur aînée et son époux, Robert, étaient arrivés de Plymouth trois semaines plus tôt, trop tard pour assister son père dans ses derniers instants, mais juste à temps pour entendre sonner la cloche annonçant sa mort – d'abord neuf coups parce que c'était un homme, puis cinquante-sept pour le nombre d'années qu'il avait vécues. À cet instant précis, ils étaient probablement en train de passer Trebithick Hall au peigne fin pour en recenser les trésors, et jeter leur dévolu sur tel tableau ou telle pièce de mobilier. Non pas qu'Elizabeth en soit chagrinée. L'unique chose qui comptait pour elle était son cher papa, que rien, pas même tout le thé de Chine, n'aurait pu ramener à la vie.

\*

---

1 Lady Love Cove, « la crique de la Dame d'amour », Lady Luck Cove, « la crique de la Dame chanceuse » (toutes les notes sont du traducteur).

Des jours durant, après la mort de son père, elle avait erré dans les jardins, l'esprit embrumé, et en proie à l'incertitude quant à son avenir. Elle n'avait pas la patience nécessaire pour les travaux d'aiguille ou la broderie. Jouer du piano était hors de question. Et pas même le dessin, son passe-temps favori, ne l'aidait à trouver la consolation. Elle ne pourrait plus jamais aider son père à confectionner des herbiers, une tâche ardue et méticuleuse, mais qu'elle adorait.

Au cours des deux semaines qui avaient suivi l'arrivée de sa sœur et de son beau-frère, ils avaient passé le plus clair de leur temps au salon, à lire et écrire des lettres de condoléances dans une chaleur étouffante. Et bien que soulagée par la présence de sa sœur, qui n'était revenue à la maison qu'à de rares occasions depuis son mariage, six années auparavant, Elizabeth éprouvait le besoin de s'échapper, de respirer l'air marin à pleins poumons, de sentir le vent sur sa peau – raison pour laquelle elle s'était esquivée ni vu ni connu cet après-midi.

\*

Quand son père était tombé malade, elle avait pris l'habitude de cueillir des herbes médicinales avec lesquelles elle préparait des potions pour essayer d'atténuer ses souffrances. Elle se rendait constamment à la cuisine, au grand dam de la cuisinière, pour confectionner de la gelée de pied de veau qu'elle obligeait ensuite son père à avaler pour lui redonner des forces. Une fois, elle s'était rendue en carriole chez le nouveau pharmacien de Padstow avec la recette d'une mixture qui avait permis à son arrière-grand-mère de guérir miraculeusement Georgiana quand elle était bébé.

Le médecin venait chaque jour pour appliquer des sangsues à son père, qui toussait à fendre l'âme et crachait du sang. Mais en pure perte. Il était atteint de la tuberculose, et ses espoirs de guérison étaient infimes.

L'homme fort comme un bœuf, mais doux comme un agneau, qu'elle aimait tant n'était plus qu'un pâle reflet de lui-même. Aventurier dans l'âme, passionné de plantes, il avait parcouru le monde à la recherche de spécimens rares, mais aussi d'histoires extraordinaires glanées dans des pays lointains peuplés de créatures étranges. Sa sœur et elle l'écoutaient, fascinées, raconter ses voyages vers d'antiques cités à bord de bateaux en forme de croissant. C'étaient des histoires de femmes aux yeux en amande, de charmeurs de serpents, de sorciers guérisseurs, de sages et de brigands, d'éléphants majestueux escaladant l'Himalaya, de lis géants qui sentaient le hareng, de fruits exotiques à la chair exquise, de serpents à lunettes, d'énormes araignées aux pattes velues. Il lui arrivait de s'absenter pendant de longs mois, mais lorsqu'il revenait à la maison, il passait beaucoup de temps avec ses filles, qu'il choyait pour s'efforcer de compenser au mieux la perte de leur mère.

\*

Elizabeth était à peu près certaine de ne croiser personne dans cette crique sauvage. Rares étaient les promeneurs qui s'aventuraient sur le sentier qu'elle avait emprunté pour venir jusqu'ici. Après un regard circulaire pour s'assurer que personne ne pouvait la voir, elle s'assit sur une branche de bois flotté et commença à se dévêtir. D'abord les maudites bottines neuves, puis sa robe, qu'après quelques contorsions elle parvint à faire glisser de ses épaules. Et enfin son corset. Enfant, elle

venait souvent sur cette plage pour se baigner en petite tenue, mais maintenant qu'elle était une jeune femme, braver les interdits lui procurait un plaisir intense.

Elizabeth se serait volontiers passée de corset, mais elle n'avait d'autre choix que de se plier aux conventions, même si elle lisait en secret les recommandations de ces dames de la Rational Dress Society<sup>1</sup> dans le *Times*, et approuvait les manifestations qu'elles organisaient à travers tout le pays.

— Si seulement les femmes n'étaient pas obligées de porter ces carcans ! avait-elle râlé une fois devant Mademoiselle Violette.

— Vous devriez être contente de ne pas être sanglée, avait riposté la gouvernante, intraitable.

À présent, il ne lui restait plus que sa camisole et son pantalon. L'air marin s'engouffra sous la fine batiste, lui procurant une délicieuse sensation de fraîcheur et de liberté. Elle étira ses bras, remarquant au passage la marque brune en forme de papillon sur son épaule. *La tache de café-au-lait*, comme l'appelait Mademoiselle Violette. Sa mère portait exactement la même au même endroit – elle l'avait vue sur le portrait accroché dans le salon.

Elizabeth se sentit soudain dangereusement libre, comme à l'époque où elle se promenait le long de la grève avec son père et ramassait des coquillages et des crabes, de minuscules crevettes translucides, et du varech dont elle faisait éclater les vessies entre ses doigts. Elle alla se poster tout au bord du rivage, là où le sable humide aspirait ses orteils, comme pour l'inciter à se baigner. Au loin, la mer avait une teinte bleu indigo, menaçante,

---

<sup>1</sup> Organisation militant pour le droit des femmes à porter des vêtements pratiques.

surmontée de crêtes blanches indiquant qu'un vent fort soufflait au large. Mais ici, dans cette crique abritée où le soleil dardait à pic, l'eau était claire et transparente. Au contact de l'eau froide, Elizabeth suffoqua, mais continua d'avancer bravement. Relevant bien haut le menton, elle s'immergea tout entière jusqu'à ce que ses pieds ne touchent plus le fond, et se laissa porter par l'océan glacé.

Étendue sur le dos, son visage tourné vers le ciel, elle ferma les yeux, et vit des formes rouges et chaudes se dessiner derrière ses paupières.

Pour la première fois depuis la mort de son père, elle se sentait revivre.